Bernard Marsigny

Retour au stand

Martine et Francis en étaient bien conscients : ils ne pouvaient plus échapper à la maison de retraite. Les enfants leur rappelaient sans cesse que la grande maison était trop éloignée de tout et que l'accès en plein hiver n'était pas des plus faciles. Il était préférable pour leur sécurité d'aller vivre « aux Lilas ». Cette noble institution proposait un hébergement personnalisé et médicalisé très sécurisant. Devant leur insistance, ils avaient accepté de visiter leur future demeure. Ils avaient été fort bien accueillis. Ils avaient traversé des salles où étaient déjà rangés en rang d'oignon les pensionnaires en attente de remplissage. Il était 11 h et le repas n'était servi qu'à 11 h 30. La directrice en personne, tout sourire, leur avait présenté leur futur 32m2 exposé plein sud, dans lequel ils pourraient, bien entendu, apporter quelques meubles familiers. Ce serait pratiquement comme dans leur ancienne demeure. Ils s'habitueraient très bien ! Les enfants étaient ravis. Francis et Martine s'étaient contentés d'opiner.

La nuit qui avait suivi, Francis s'était réveillé en sueur. Tout ça, pensa-t-il, sentait bougrement le retour au stand !

Francis aimait bien ces comparaisons avec le monde de l'automobile. La vie, il l'avait toujours considérée comme une course de Formule 1. Avec cette différence que chacun ignorait le nombre de tours qu'il pourrait faire. Il y avait ceux qui étaient déjà hors course avant le départ, ceux qui n'atteignaient même pas le premier virage, ceux qui réussissaient à peine à boucler quelques tours. Pour les autres, la course était lancée mais tous devaient s'attendre à des

accrochages, à des sorties de piste temporaires ou définitives. Francis et Martine n'avaient pas à se plaindre. Il terminait son 78^e tour et elle entamait son 77^e. Il y avait eu, bien sûr, des arrêts, quelques changements de pièces, des réglages plus ou moins bien faits. Pour l'instant, l'ensemble fonctionnait encore à peu près correctement. Mais il fallait bien reconnaître qu'à chaque fois il abordait, avec de plus en plus de crainte, les chicanes qui avaient pour nom : Parkinson et Alzheimer. Jusqu'à présent, lui n'avait fait qu'effleurer les vibreurs, mais un jour ou l'autre, il le savait, il y aurait drapeau rouge. Avant que ne s'abaisse définitivement le rideau, il se retrouverait, au mieux, dans une chaise roulante pilotée par une aide-soignante jusqu'à la salle à manger de la maison de retraite. Là, il rejoindrait toute une brochette de vieux et de vieilles qui, dans une odeur de chou et une apathie totale, attendaient l'heure du ravitaillement. Réjouissant !!! Alors à 11 h 30, comme tous les autres, on le pousserait vers la table, on lui mettrait d'autorité un bavoir en plastique blanc, on lui ordonnerait d'ouvrir la bouche et cuillerée après cuillerée on enfournerait méthodiquement le plat du jour, en lui demandant si c'était bon. Et pour Martine il en serait de même !

Réjouissant ! Vraiment réjouissant ! Rien que du bonheur ! Ce qui les attendait, c'était tout simplement la vie au ralenti. En les inscrivant « aux Lilas », les enfants avaient pour ainsi dire fait sortir la voiture de sécurité pour neutraliser la course. Nouveau tempo imposé : la lenteur. On devait à tout prix se ménager, éviter la surchauffe du moteur, surveiller un peu mieux la pression artérielle, certaines pièces ne pouvant plus être remplacées. Donc seule solution pour tenir encore un peu : roue libre jusqu'à la fin. Voilà ce qui les attendait « aux Lilas » : finir comme des cons !

Revenus chez eux pour quelques semaines encore, ils analysèrent calmement la situation.

« Et maintenant, puisque nous sommes parvenus, paraît-il, au bout du chemin, on fait quoi ? » demanda Francis.

La question resta en suspend quelque temps. Puis ils tombèrent d'accord.

« Et si nous allions à Paris ? avait dit Martine. C'est tout de même là que nous nous sommes connus.

- Tu as raison : retour aux sources ! As-tu une préférence pour notre hébergement ?

- Qu'il ne soit pas trop éloigné du Quartier latin et qu'il soit confortable. »

Ainsi fut fait.

Quelques jours plus tard, dans le plus grand secret, ils avaient débarqué gare de Lyon. Arrivés à l'hôtel, ils avaient laissé la valise dans la chambre et s'étaient empressés de traverser la Seine. Leur jeunesse les attendait de l'autre côté.

En remontant le boulevard Saint-Michel et la rue Soufflot, c'était tout le passé qui revenait en surface.

Un jour de mai 68, en pleine anarchie et au milieu des gaz lacrymogènes, ils s'étaient retrouvés l'un et l'autre sur la même barricade, du côté de la Sorbonne, hurlant des slogans bien sentis contre De Gaulle et brandissant des pancartes prônant l'unité étudiants-travailleurs. Pour étayer et égayer leurs convictions, ils avaient agité selon les jours des drapeaux noirs ou rouges et pour passer le temps s'étaient consciencieusement adonnés au lancer de pavé sur les « CRS-SS » de l'époque. Avec les jours, ils avaient un peu plus fait connaissance et s'étaient aperçus qu'ils étaient de simples provinciaux en transit. Ça crée des liens. Et puis on avait sifflé la fin de la récréation et tout était redevenu à peu près comme avant. Mais eux étaient restés ensemble. Ils avaient continué, une fois mariés, à chercher « la plage sous les pavés ». Mais ils n'avaient rien trouvé !

Et maintenant, en ce jour de printemps, bien des années plus tard, ils marchaient à nouveau sur les traces d'autrefois.

« Je crois que nous en avons bien profité, avait dit Francis, tout pensif. On lui a tout de même mis un beau bazar au vieux. On en a bien profité. Nous n'avons rien à regretter. Tu ne crois pas ?

- Reconnais au moins un mérite à De Gaulle, fit remarquer Martine. Sans lui, nous ne nous serions jamais connus. Nous lui devons tout à cet homme.

- C'est vrai ! Mais sans ton pull rouge je ne t'aurais pas non plus remarquée parmi les autres, précisa Francis. Tu étais belle, impressionnante. Et puis ce qui m'a surtout séduit en toi, c'était cette façon charmante, toute en délicatesse, que tu avais de faire des bras d'honneur aux forces de l'ordre.

- Tu te rappelles où était exactement notre barricade ? demanda-t-elle.

- Oh ma Chérie, comme c'est mignon ! Tu as dit « notre barricade », comme tu aurais dit « notre nid d'amour », lui fit-il remarquer.

- Au cas où tu l'aurais oublié, j'ai toujours été une grande sentimentale incontrôlée. La preuve : je t'ai épousé ! Ça te va comme réponse ? »

Il fit semblant de ne pas entendre mais il la trouva aussi belle qu'autrefois.

« Dis-moi plutôt où elle était cette barricade de l'amour », insista-t-elle en lui prenant le bras.

Ils marchèrent encore longtemps, poursuivant au fil des rues cet étrange pèlerinage qui les menait d'une barricade oubliée à une autre.

Il faisait bon. Le soir tombait. Ils décidèrent de rester dans le quartier, d'y dîner et ne rentrèrent que fort tard à l'hôtel.

Une fois dans la chambre, Francis demanda :

« Comment trouves-tu notre résidence d'un soir ?

- Très bien ! s'empressa-t-elle de dire. Peut-être un peu trop chargée question décoration, mais pour ce que nous avons à y faire, ce sera bien suffisant ! »

Puis elle ajouta :

« À propos, tu ne m'as pas dit pourquoi tu avais choisi cet hôtel plutôt qu'un autre.

- Parce qu'il est très cher et que j'ai toujours rêvé de dépenser sans compter, au moins une fois dans ma vie. Je te rappelle que cette modeste chambrette, avec vue sur le jardin des Tuileries, nous coûte pour une nuit la modique somme de 719 euros et 41 cents. Mais rassure-toi, c'est le prix T.T.C et les déjeuners sont compris.

- Et ensuite ? voulut-elle savoir.

- Ensuite parce que d'ici on aperçoit la tour Eiffel illuminée et que ce n'est pas « aux Lilas » que nous aurions eu droit à pareil spectacle. »

Ils se turent. Et restèrent un long moment sur le balcon. La vie montait jusqu'à eux, lumineuse et joyeuse. Ils s'en gavèrent les yeux.

Vers minuit, Francis appela la réception et demanda à ce que le petit-déjeuner du lendemain leur soit monté pour 9 h.

« Tu es toujours d'accord pour prendre la sortie de secours ? demanda Martine.

- Oui ma Chérie. Tu peux éteindre.

Et il la prit dans ses bras.

Le lendemain à 9 h, lorsque le room-service pénétra dans la chambre 413, ce fut pour constater que deux personnes âgées étaient étendues sur le lit, main dans la main, inertes. Sur la table de chevet, on trouva des boîtes de médicaments vides. Sur la valise, bien en évidence, il y avait une lettre destinée à la police et une autre pour les enfants. À côté, il y avait aussi un chèque de 719 euros 41 pour l'hôtel.